

Antonio Diaz Florian et son équipe de l'Épée de Bois nous avaient gratifiés il y a peu d'un *En attendant Godot* lumineux et sombre à la fois. Un théâtre du rien pour dire l'humanité des êtres, cet incessant écoulement de soi, dans l'attente et l'absence de soi. Voilà qu'il nous propose en cette même fin de saison théâtrale, à quelques mois d'intervalle, une autre pièce iconique de Samuel Beckett, *Oh les beaux jours*, présage, qui sait, à une suite Beckettienne ?

Une nouvelle fois la salle de pierre avec ses enfilades de luminaires muraux semblables à des torchères se fait écrin pour un texte, une interprétation et une mise en scène. Le travail s'envergure des accents intemporels et si contemporains des enjeux de l'écrit théâtral. L'irlandais Samuel Beckett, prix Nobel de littérature a pu paraître un auteur austère, jouant dans ses textes de théâtre et ses romans d'un pessimisme d'airain, avec son profil d'aigle, jusqu'à parler d'une destitution de l'homme moderne si l'on en croit les attendus qui lui valurent la plus haute distinction littéraire en 1969. Il peut paraître vain de se confronter à des explications de texte concernant des écrivains d'une telle pointure. Pourtant rien n'empêche de voir l'œuvre théâtrale du seul point de vue du spectateur, tout à fait innocent de l'œuvre du maître et qui découvre et la teneur du texte et l'atmosphère dans laquelle il va baigner le temps de la représentation (la Première, en l'occurrence)..

Avec *Oh les beaux jours*, le metteur en scène nous installe face à un dispositif scénique qui rompt avec la « tradition ». Ici rien qui se calque à la didascalie première du territoire de la pièce, à suivre à la lettre. Le mamelon dans lequel Winnie s'enfoncera n'est ici qu'un pan coupé, en pente douce vers le public, qui s'apparente à un toit mansardé, si l'on laisse filer son imagination, donnant à l'histoire de Winnie son substrat, sa fondation et sa bâtisse de vie, son souterrain habité qu'on aurait aimé voir en transparence. Et lorsque apparaît Winnie, se hissant hors de la lucarne opaque, elle s'installe à sa taille telle une femme tronc. De ce qui se dit de l'histoire elle-même, de Winnie et de Willie, il faut en écouter *les mots qui vous lâchent*, c'est ainsi que Winnie les appréhende, les fait venir à sa *bouchette*, pour en faire toute une histoire, celle qui nous est balbutiée et contée qui, loin de tout absurde d'apparence, décline la position d'une femme dans le désert, le désert d'elle-même, celui que la vie lorsqu'elle s'achève a étalé autour d'elle, elle, étant les restes d'elle-même, les objets du quotidien qu'elle saisit dans le fond de son sac pour les disposer, les interroger, leur parler, en faire les épigones d'elle-même, le comble pour des objets qui se refont une santé une journée sur l'autre, réapparaissant à l'identique de ce qu'ils ont toujours été, indemnes de ce qu'ils ont toujours représenté : *ça que je trouve si merveilleux, la façon dont les choses...* oui, toutes ces choses qui aident Winnie à tirer sa journée. Car c'est d'une journée, la dernière, dont il peut s'agir là, du réveil au sommeil, avec la stridence des sonneries qui la secouent, pour qu'elle se répète à l'identique toujours en attente de la der des ders, celle qui la fera se taire définitivement, cesser de monologuer, de s'adresser à son double, son incessant double pris à partie pour qu'elle puisse continuer à se sentir elle-même, se retrouver et se reconnaître.

Nous voici loin de toute action théâtrale magistrale. Tout est dans la manière, dans la voix, le geste, la gestuelle entravée qui se libère toutefois et dans ce cercle restreint qui se fait autour de Winnie, délimité par ses bras, le premier cercle qui se resserrera jusqu'à l'engloutir. Nous sommes ici dans un intérieur de soi, un essai sans cesse prolongé et réitéré d'un être au bout d'elle-même, dans la confusion, autrement dit dans la perte ultime que l'on retient en conscience de ce que l'on a été et de ce que l'on n'est plus. Ce rapport à son propre passé est ce qui tient la parole de Winnie qui pourrait paraître énigmatique, sèchement énoncée, en écho à un quotidien simplissime fait désormais de l'attente, cette interminable attente du constat définitif, du bilan, celui par lequel la femme qui a été se couvre encore des oripeaux d'une féminité éteinte, coquetterie rabattue, d'une tentative d'être ou plutôt de rester vivante dans un monde où les ombres des morts sont toutes proches, où les allées et venues de Willie qui s'affaire sous les injonctions de Winnie résonne presque par onomatopées distillées à l'économie, des bribes de phrases qui disent l'ensommeillement définitif, le personnage quasiment muet, le spectre et la mort prochains.

Pièce en deux actes dispensant la logique de Winnie, celle d'un esprit tourné essentiellement vers ce qui a été, le passé certes mais plus que cela l'intime conviction, cette idée fixe qui taraude en dépit de toute logique justement pour qu'un être s'agrée à lui-même et c'est peut-être à cela même qu'un spectateur modestement assis dans son fauteuil veut se laisser accroire. Cette nette impression que Winnie est en mauvaise posture, en position extrême mais qu'en dépit de cela justement elle est dans la dérision de ce que sa vie a pu être et partant dans une vérité d'elle-même, une vérité changeante de jour en jour car, finalement, tout n'est que questionnement incessant, faiblesse surmontée. Et tout au fond de son sac noir, des profondeurs d'où elle extrait ces dérisoires objets de femme, brosse à dents, miroir, peigne, coiffe, loupe... ce sont autant de trésors oubliés qui ressurgissent dans ses mains, qu'elle magnifie au bout de ses doigts. Et c'est encore une façon de sentir la vie, de se sentir vibrante, de s'étonner : *Willie, une fourmi, vivante !* Parce qu'en définitive il y aura toujours le sac. Cette manière de balayer à sa porte, au seuil de ce qui va l'anéantir, de se tenir face au public comme une femme s'apprête à sa coiffeuse, dans une frivolité douloureuse et une parade d'elle-même car tout avec Winnie est dans le suspens de ses phrases, ses bribes, ses émerveillements, *ses bontés* et *le vieux style* convoqués du début à la fin sans qu'on sache ce qui la tient devant nous, hormis d'être cette vigie intemporelle, au bout de nulle part, cette pythie de la condition humaine lorsque celle-ci se démet, rend les armes, car il faut bien partir un jour et ce jour est toujours cet aujourd'hui qui s'installe et se fait en conscience pleine et entière mais battue par les années qui ont passé. Et, sans doute, est-ce une femme qui se débat devant nous avec des armes ultimes mais inexistantes parce que la vie se retire et que la mort reprend son dû, le peu qui nous avait été consenti.

Devant nous, donc, une femme vieillie se pomponne pour le rendez-vous, incertain et ultime, remis de jour en jour, bellement mise dans ses dentelles noires, va jusqu'au bout d'elle-même, s'y épuise, reculant ses limites, sans autre possibilité d'agir que de faire face au ver qui la ronge. *Le doute. Parce que, par moments, cela a été dit, les mots vous lâchent. Et pourtant : ça que je trouve si merveilleux... des yeux sur mes yeux... Quel est ce vers inoubliable ?... Willie... Willie... peut-on parler encore de temps ? Dire que ça fait un bout de temps, Willie, que je ne te vois plus... ne t'entends plus...*

Cette perte de l'autre résonne tout au long de la pièce donnant à voir le progressif effacement de Winnie, la disparition de Willie et si le bric à brac du sac de Winnie donne le change, le sentiment de dérision, d'humour absurde, décale sans cesse la perception des personnages qui eux, sont bien de chair et de sang, loin de toute abstraction qu'on pourrait leur prêter. Winnie, en proie à ses souvenirs tirés de sa mémoire en capilotade parce que les mots changent ce qui a été, ils se rapprochent de Winnie, la bousculent dans l'hésitation de ce qui est une profération malheureuse, teintée de l'irréversible passage du temps, ce temps qui sourd, écho lointain ou rugissement pour la fin annoncée. Et de cela il faut remercier le metteur en scène Antonio Diaz-Florian qui livre au public un moment de théâtre rabouté à l'extrême, à l'affût, pour dérouler et amplifier l'histoire de Winnie et Willie. Il faudrait encenser la comédienne Graziella Lacagnina qui campe une Winnie palpitante, rebelle – ce qui paraîtra étonnant-, comme si elle se colletait aux mots du dramaturge pour les essorer, les vider à son tour du sens et du non-sens, des secrets esquissés de l'enfance, de la maturité tremblée de l'âge, avec lesquels ils font leur « tourner manège », une Winnie puissante mais désarmée dont la voix éraillée et voilée jette sur les mots de Winnie une aile noire qui bat et tente de l'élever vers sa petite clarté. Une Winnie qui en impose avec son port de tête, son buste majestueux couronné de son collier de perles et tout son attirail exposé à nos yeux de spectateur bousculé, attendri et ébranlé par tant d'incertitudes de la vie, tant d'impossibilités avérées, tant d'illusions perdues. Théâtre de la désillusion qui nous défait sur scène un peu comme Willie (Martin Vaughan-Lewis) qui disparaît, couché à jamais, dans son bel habit de cérémonie, chapeau haut de forme en guise de dernière pirouette et qui de bout en bout s'essayera à être présent en ombre portée de Winnie, sous le soleil brûlant. Ce semblant de parodie en guise de cérémonie que nous sert Samuel Beckett nous aura confronté au vide résonnant comme un tambour ou à un feu allumé en dernière instance sur la crête et le couple Winnie-Willie nous aura projeté dans le cercle de l'enfer personnel et dans le néant qui s'affirme. C'est donc à notre lucidité que Winnie s'adresse, à notre aptitude à nommer l'innommable pour que, jusqu'au bout, nous ne désespérions pas de rester debout face à la tempête de la vie et au naufrage de la mort et ce, en connaissance de cause.